Gabriel Fauré

GABRIEL Fauré citait un jour Saint-Évremond : « *L'amour de la volupté et la fuite de la douleur sont les premiers et les plus naturels mouvements qu'on remarque aux hommes...* » Et il ajoutait : « *L'art a donc toutes raisons d'être voluptueux.* »

C'est à quoi il nous ramènera sans cesse et si bien. Aussi, voulant éclairer tout de suite cette figure incomparable, je ne puis mieux faire, me semble-t-il, qu'en rappelant encore — la détournant un peu de son but primitif — une phrase de Vinci : « *C'est la gloire du peintre de créer des êtres qui conduisent à l'amour.* » Car il n'est pas de musique pour, mieux que celle de Fauré, nous « conduire à l'amour ». Il peut nous quitter : dans le sentier d'où le voici sorti sa voix persistera toujours. Il eut de la musique la plus pénétrante connaissance, nul mieux que lui ne sut toucher et retenir la Muse palpitante. D'autres, sans doute, et nous les admirerons comme il faut, cherchèrent ailleurs quelque veine plus déchirante, plus surprenante ou plus savante. Ce musicien, voilà sa gloire : il inventa des formes sonores qui délièrent, sans les avilir, nos cœurs, nos sens. Il rendit à la Beauté un hommage où il y eut plus que de la foi : une discrète mais irrésistible ardeur.

L'art de Gabriel Fauré use de moyens très choisis et très secrets. C'est pourquoi, ne le découvre pas qui veut. *Il ne prouve rien, il ne*

conclut jamais, il est l'expression absolument désintéressée d'un esprit qui se meut, avec un tact, un goût indicibles, à la façon d'un bel organisme et comme heureux de tout le plaisir qu'à le suivre nous ressentons. Plus tard, nous nous émerveillerons de la qualité, si l'on peut dire, d'un tel charme. Sans aridité, sans dogmatisme, loin de toute abstraction, il se joue au milieu des plus ingénieux accords, des combinaisons subtiles, des rares correspondances. Mais notre délectation naît avant tout de la riche sensualité dont tout ici est pénétré et gonflé, et qui vibre et se prolonge parmi les courbes mélodiques, cadencées et choisies, étroitement unies à une harmonie toujours fraîche et osée. Alors que la mode se trouvait aux sombres couleurs, aux rudes envolées, Fauré ne tendit jamais à rien d'autre qu'à exprimer les imaginations d'un esprit pour qui le monde intérieur est véritablement beau et bon. L'œuvre de Fauré est apaisante : même lorsqu'elle use de teintes plus sourdes, plus mélancoliques, elle doit conduire tout artiste à une vue réconfortante de ses possibilités.

La mort saisit à quatre-vingts ans l'heureux maître qu'entouraient l'admiration unanime de ses contemporains, la tendre reconnaissance de ses élèves. Le dira-t-on assez ? Il conserva dans son œuvre, jusqu'au dernier accord, une égale hardiesse, sachant bien cependant, avec l'auteur des *Scythes*, que « toute grandeur doit être simple ». Fortuné génie qui jamais ne s'est abandonné aux stériles mirages des formules, aux chaînes écrasantes de l'école !...

A une époque où vont se dresser, comme sur une tragique terrasse d'Elseneur, les fantômes ensorceleurs des Niebelungen, il connaît sans hésitation ni révolte, avec l'essentiel de sa personnalité, la force d'une attitude dépendante des seuls conseils du goût, du cœur et de la raison (et les meilleures pages de Gounod lui sont alors un touchant modèle). Cela ne l'empêchera point, d'ailleurs, d'aller en 1878, avec M. Messager, entendre à Cologne *Rheingold* et *Walküre*. De l'exemple, de l'amitié de Camille Saint-Saëns, il tire le meilleur, qui est peut-être de fortifier, par l'étude d'aussi précises constructions, son amour de la clarté. Mais où l'auteur de *Samson* use une plume trop féconde, Gabriel Fauré trace une si gracieuse route qu'à suivre son passage dans le cours changeant de notre

musique on croit accompagner, sur une eau miroitante, la marche inhumaine d'un cygne de neige et d'argent. Il écrit des mélodies qui, par-dessus quelques arpèges rapprochant en quelques lignes des harmonies plus lointaines que les plus précieuses analogies, donnent aux mots un sens, une expression insoupçonnés.

Ces mélodies, dont sa gloire est sans doute directement sortie, quel captivant sujet n'offrent-elles pas à nos esprits !

Lorsque les plus exquises pages de Gounod demeurent toujours serves d'une époque où le goût du théâtre (et d'un certain théâtre) pénètre fâcheusement un peu partout, G. Fauré, renouvelant toute une technique par l'étude profonde de l'art de Schumann et de Schubert, propose enfin à son pays un mode d'expression infiniment expressif et souple. On aimera rapprocher ses cahiers impérissables de ceux des grands modèles qui les inspirèrent. Le miracle, c'est le renouvellement, l'élargissement qu'apporte notre maître. On peut sourire : voici *la mélodie française*, un accent, une fraîcheur qui ne trompent pas, voilà ce que peut donner une influence exotique, assimilée par un artiste au cœur duquel habite vraiment le pur génie de sa race. Le vertige sentimental du romantisme allemand ne le gagne pas un instant. Il ne fait point d'un poème un drame. Ses plus suaves méditations ne deviennent jamais ce « rêve d'un rêve » en quoi Fichte métamorphosait la poésie. Comment l'univers serait-il une illusion pour lui qui sait en faire la source d'une inspiration où se confondent les sortilèges d'un beau jour, l'ivresse aérienne d'une nuit baignée de lune ? Gœthe, en Italie, se détournait de l' « architecture babylonienne des églises entassées l'une sur l'autre », pour mieux pénétrer le rythme et la force d'une statue antique, d'un temple païen. Une saine latinité enveloppe l'art de Fauré et, pour peu que l'on se rapporte à l'époque où il se formula, comment le louer assez vivement ?

Ayant chanté avec lui les « oiseaux dans les arbres » et l' « extase langoureuse », que d'esprits furent préparés à la grande révélation debussyste ? Ce « *paysage choisi* », pour l'avoir aimé, comptera-t-on combien furent plus vite sensibles à l'extraordinaire magie de *Pelléas* ? Dans le parc immortel, j'entends encore s'approcher les amants ingénus. « *Vous ne savez pas où je vous ai menée ?... Oh ! l'eau est*

claire... Il paraît que c'était une fontaine miraculeuse... On l'appelle encore la « fontaine des aveugles »... Ainsi Gabriel Fauré, doucement, ouvrit les yeux de toute une génération qu'allait ensorceler le mouvant et féerique décor. Pour lui, sa démarche toujours demeurera aussi sereine : nul art moins que le sien ne pouvait se laisser bouleverser. A ne jamais céder, il se fortifie, se grandit. Mais on peut dire qu'après l'incalculable pénétration du vocabulaire debussyste et cette dissociation qu'elle ne pouvait manquer d'entraîner (chez Debussy, l'individu triomphe — le disciple ne compte pour rien), une leçon nouvelle doit se déchiffrer par-dessous le texte sans prix de l'auteur de *Pénélope*. La précision délicate de ses architectures, la concision jamais sèche de sa pensée nous guideront longtemps, aux moments d'inquiétude. Ainsi se prolongera, auprès des plus jeunes d'entre nous, la leçon très précieuse d'un maître qui, vivant, conseilla déjà, parmi tant d'autres, un Ravel, un Kœchlin...

Je pense dire un jour ce que j'attends, assimilé par notre race, de l'irrésistible exemple du grand Igor Stravinsky. A cette heure, mon affliction, celle de tout cœur qu'habite vraiment l'amour d'un art secourable, me reporte auprès de Gabriel Fauré. Je m'en assure : au moment où l'on nous jugera le plus loin de lui, nous nous tournerons encore vers cette source de délices et de sagesse.

Nous relirons, avec confiance, son œuvre qui, doucement, dépassa la grâce aimable de Gounod, qui ne s'imposa point, certes, par un éclat aussi immédiat que celui dont s'anime toujours la moindre page de Chabrier, ou ce choc génial sans cesse retentissant au travers des mesures inouïes de Debussy, mais dont la vivante richesse est faite de tant de choses, d'une juvénile harmonie, d'une précieuse substance, d'un frémissement unique, de nonchalances, d'élans, de tendresses, de langueurs qui ne sauraient se flétrir et qui, ayant ouvert sans fracas une porte par où nous est venue la délivrance, proposera à jamais son exemple à l'avenir.

GEORGES AURIC.